La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

TROISIÈME ÉPOQUE

Le récit est continué par W. Hartright.

VI

Après l'avoir attendue quelque temps, mistress Clements prit peur et enjoignit au cocher de la ramener chez elle. En y rentrant, après une absence d'un peu plus d'une demi-heure, elle n'y trouva plus sa compagne : — Anne était partie.

Tout ce qu'on put tirer des gens de la maison se réduisait à un seul renseignement fourni par la domestique, attachée au service des locataires. Elle avait ouvert la porte à un petit commissionnaire des rues, lequel apportait une lettre pour « la jeune femme logeant au second » (l'étage occupé par mistress Clements). La domestique, après avoir remis la lettre, était redescendue, et cinq minutes plus tard, elle avait vu sortir Anne qui avait mis son chapeau et son châle et qui, elle-même ouvrit la porte donnant sur la rue.

Selon toute probabilité, elle emportait la lettre qu'elle venait de recevoir, car on ne trouva pas ce document, et il devint ainsi impossible de savoir sous quel prétexte on l'avait attirée hors de la maison. Il avait dû être décisif ; — car, d'elle-même, elle ne se serait jamais hasardée à sortir seule dans les rues de Londres. Si mistress Clements n'en eût pas été assurée par une longue expérience, elle ne serait, pour rien au monde, sortie avec la dame au cabriolet, même pour une course qui ne devait pas se prolonger au delà d'une demi-heure.

Dès que, la première émotion passée,

elle put se recueillir, l'idée qui tout d'abord s'offrit naturellement à mistress Clements fut d'aller prendre information à l'hospice d'aliénés, où elle craignait qu'on n'eût ramené la pauvre Anne.

Elle s'y rendit le lendemain, — Anne elle-même lui ayant indiqué l'endroit où l'établissement était situé. On lui répondit (sa démarche ayant été faite, selon toute probabilité, un jour ou deux avant la réintégration à l'hospice de la prétendue Anne Catherick) qu'on n'y avait amené personne répondant au signalement qu'elle donnait.

Elle avait alors écrit à mistress Catherick, à Welmingham, pour savoir si elle avait eu des nouvelles. La réponse fut négative, et lorsqu'elle l'eut reçue, mistress Clements, à bout de ressources, n'avait plus su ni à qui s'adresser ni que faire ensuite. Aussi, depuis cette époque jusqu'au moment de ma visite, elle était restée dans une ignorance absolue, et des causes qui avaient amené la disparition d'Anne, et du funeste dénouement de son histoire.

VII

Jusqu'à-là, les informations que m'avait fournies mistress Clements, — bien qu'elles établissent des faits tout nouveaux pour moi, — n'avaient cependant qu'une valeur préliminaire.

Il était clair que l'enchaînement des déceptions qui d'abord avaient ramené Anne Catherick à Londres, pour la séparer ensuite de mistress Clements, était l'œuvre unique du comte Fosco et de la comtesse.

L'objet immédiat de ma visite à mistress Clements était de frayer au moins quelques voies à la découverte du secret de sir Percival ; et jusqu'à présent, elle n'avait encore rien dit qui me fit faire sur cette route le moindre pas en avant. Je comprenais qu'il fallait essayer de faire appel à ses souvenirs d'un autre temps, et occuper sa mémoire de person-

nes, d'événements autres que ceux dont nous venions de parler. J'avais indirectement cet objet en vue lorsque je renouai l'entretien un moment interrompu.

— Connaissiez-vous mistress Catherick avant la naissance de sa fille ? lui demandai-je.

— Pas depuis bien longtemps, monsieur, quatre ou cinq mois tout au plus. Nous nous voyions souvent à cette époque, mais sans avoir eu beaucoup d'amitié l'une pour l'autre.

— Vous et mistress Catherick, vous étiez voisines ? continuai-je, prêtant secours à sa mémoire, et du ton le plus encourageant que je sus prendre.

— Oui, monsieur ; — c'est-à-dire au Vieux-Welmingham.

— Au Vieux-Welmingham ? Il y a donc deux endroits de ce nom, dans le Hampshire ?

— C'était du moins ainsi à cette époque, monsieur, et je vous parle d'il y a vingt-trois ans tout au moins. On a bâti une nouvelle ville, à deux milles plus près de la rivière ; et le Vieux-Welmingham, qui était toujours resté un village ou peu s'en faut, a fini par être abandonné. La ville neuve est l'endroit qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de Welmingham ; mais l'ancienne église paroissiale est encore, après tout, l'église paroissiale. Elle est debout, toute seule, au milieu des terrains où l'on a rasé les maisons, et de quelques ruines çà et là dispersées. De mon temps, c'était un joli endroit, un agréable séjour.

— L'habitiez-vous avant votre mariage, mistress Clements ?

— Non, monsieur... je suis née dans le Norfolk. Mon mari non plus n'était pas de là. Ainsi que je vous l'ai dit, il était de Grimsby, où il avait fait son apprentissage. Il ouvrit à Southampton son premier établissement de commerce. Les affaires allaient petitement, mais il fit assez d'économies pour avoir de quoi vivre, et il s'établit au Vieux-Welmingham.

Quand il m'eut épousée, j'y allai résider avec lui. Nous n'étions jeunes ni l'un ni l'autre, et nous vécûmes très-heureux ensemble ; — plus heureux que M. Catherick ne vivait avec sa femme, lorsque, un ou deux ans plus tard, il fut venu, lui aussi, s'établir aux Vieux-Welmingham.

— Votre mari les connaissait-il auparavant ?

— Il connaissait Catherick, monsieur, mais pas sa femme. Elle nous était étrangère à tous les deux. Certain gentleman de haut parage s'intéressait à Catherick, et lui avait obtenu la position de clerc de paroisse à l'église de Welmingham ; ce fut le motif pour lequel il vint s'établir dans notre voisinage. Il amenait avec lui sa femme qu'il avait tout récemment épousée ; et nous apprîmes, avec le temps, qu'elle avait été femme de chambre dans une famille résidant à Varneck-Hall, près Southampton.

Catherick avait eu de la peine à obtenir qu'elle l'épousât, attendu que c'était une femme à prétentions un peu hautes.

C'était un homme très-vif en ses sentiments, qui se laissait emporter par eux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et il aurait gâté une meilleure femme que mistress Catherick. Je n'aime à dire du mal de personne, monsieur ; — mais c'était une femme sans cœur, et d'une obstination vraiment terrible en toutes ses volontés ; folle de beaux habits, tenant à être admirée, et ne se donnant pas même la peine d'avoir pour Catherick, si bon qu'il se montrât envers elle, les plus simples dehors du respect convenable.

Ils n'étaient pas dans notre voisinage depuis plus de quatre mois, lorsqu'un terrible scandale vint rompre misérablement leur union, et disperser leur ménage. Tous deux étaient fautifs... Je crains, du moins, qu'il n'y ait eu faute de l'un et de l'autre.

— Vous voulez dire, sans doute, de la femme et du mari ?

— Oh ! non, monsieur ; je ne parle pas